



RÉSUMÉ :

À l'heure actuelle, il existe de nombreuses publications sur Hugo von Tschudi, l'ancien directeur de la Galerie nationale, qui défia la doctrine artistique de l'empereur Guillaume II en achetant dès 1896 des oeuvres d'art avant-gardistes, provenant de surcroît de l'ennemie jurée – la France. Jusqu'à la fin de son mandat en 1908, qui s'acheva par une démission « forcée », Tschudi réussit à pourvoir le musée d'une collection de chefs-d'oeuvre de l'impressionnisme et du réalisme. La Galerie nationale berlinoise joua ainsi le rôle de précurseur dans l'institutionnalisation de l'art moderne français – en Allemagne, mais aussi en regard de la France. Mais qui ont été les mécènes prêts à soutenir ces achats audacieux et quels étaient leur motifs ? Les publications en histoire de l'art se concentrent presque exclusivement sur les mécènes et collectionneurs « juifs » allemands, qui représentaient une grande majorité dans le domaine de l'art moderne, et expliquent leur engagement par des attributs tels que le cosmopolitisme et la modernité, qui seraient propres à ce « groupe ». S'y ajoute la thèse d'un affront politique de la part d'une bourgeoisie bien établie et sûre d'elle à l'encontre du régime wilhelmien. Le fait que certains des mécènes aient été des « Kaiserjuden », c'est-à-dire des juifs proches de Guillaume II, et que d'autres aient été baptisés depuis plusieurs générations, permet cependant de questionner la validité de ces approches.

Ma thèse de doctorat s'est consacrée à ce sujet qui se trouve par excellence à un point d'intersection de l'histoire culturelle franco-allemande. Elle est le fruit d'une cotutelle entre l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et la Freie Universität Berlin, sous la direction de Michael Werner et d'Étienne François. Le premier objectif de ma thèse était de comprendre la motivation des Berlinoises, presque tous membres de l'élite économique, à promouvoir un art fortement politisé et contesté. Parallèlement à cela, la question était de savoir si l'origine juive avait encore une influence sur le mécénat d'art ainsi que sur les goûts esthétiques : par l'antisémitisme, par le biais des traditions spécifiques ou encore par des relations familiales. Ceci nécessita une étude pluridisciplinaire, à l'interface de l'histoire de l'art, de l'histoire sociale et culturelle, tout en respectant le contexte de l'histoire franco-allemande et judéo-allemande. Par conséquent, l'analyse embrassa non seulement les réseaux promouvant l'art et la culture, mais aussi l'histoire des entreprises des mécènes, une étude spatiale sur leurs domiciles et sièges sociaux, des aspects politico-juridiques, ainsi que les relations des mécènes avec les décideurs politiques et une évaluation sur le décernement des titres et des décorations.

Une vérification initiale de l'identité et de l'appartenance et descendance religieuses des mécènes a pu dévoiler des personnages jusqu'à présent méconnus de l'historiographie. Afin de déterminer les mécanismes et logiques du mécénat d'art moderne, voire un « habitus » spécifique, mon étude s'est notamment appuyée sur les théories de Pierre Bourdieu qui définissait les différentes sortes de « capital » et leurs transformations. Le milieu de l'élite économique berlinoise a pu être identifié comme le « champs » le plus important des mécènes. La valeur, voire le « capital », que l'art moderne ou ancien représentait pour les mécènes, correspondait aux logiques de ce « champs » – et ceci quasi indépendamment de leur confession.

Grâce aux résultats de cette analyse, appuyés sur une vaste documentation d'archives, j'ai livré une relecture quasi complète des motifs du mécénat d'art moderne français pour la Galerie nationale de Berlin. De surcroît, les résultats de mes recherches ont pu réfuter des stéréotypes sous-jacents antisémites sur un mécénat « typiquement juif », maintenus jusqu'alors de façon acharnée dans la recherche en histoire de l'art moderne. Mais avant toute chose, mon travail a pu apporter une contribution significative aux connaissances sur les relations culturelles franco-allemandes sous l'ère wilhelmienne.